

XLII

UN PROTECTEUR DES ARTS

—Mais on gèle ici ! dit une voix impatientée.

Et, d'une main nerveuse, Mme Vernier sonna la bonne, qui accourut.

—Voyons, Pauline, ne pouvez-vous mieux arranger le feu ?

Pauline disposa de nouvelles bûches dans la cheminée en faisant observer à madame que la chambre était très grande et que généralement, dans les autres appartements de Paris, il fallait moins de chauffage.

Mme Vernier se replongea dans la lecture du roman qu'elle tenait.

Le volume était d'un monsieur quelconque, qui avait piqué la curiosité de plusieurs de ses contemporains, en leur décrivant des vices aimables et coquettement mondains.

Il était trois heures de l'après-midi. Cette journée de décembre paraissait interminable à la jeune femme.

Des flocons de neige voltigeaient capricieusement sous un ciel triste, que le pâle soleil d'hiver voulait encore éclairer, mais qu'il ne réussissait qu'à rendre blafard.

La bise était aigre déjà. Les rares passants relevaient le col de leur vêtement.

Paul Vernier s'était installé rue Cassini, là-haut, derrière l'Observatoire, entre le faubourg Saint-Jacques et la rue Denfert.

Mme Vernier s'ennuyait beaucoup, bien qu'elle quittât l'existence de province où ce ne sont pas précisément les paysages animés qui réjouissent et distraient les yeux.

Sur le conseil de son maître Antonin Gervais, le grand artiste qui atteignait alors l'apogée de sa réputation, Paul Vernier avait loué un pavillon dans ce quartier un peu retiré, mais qui possède encore d'anciens hôtels ou d'anciennes maisons construites au dernier siècle et habitées par des savants, des philosophes ou des artistes, qui veulent de l'espace, des plafonds hauts, des fenêtres où la lumière tombe librement du ciel.

Antonin Gervais avait dit à Paul avec une concision très amicale et très familière :

—Mon petit Vernier, commencez modestement et dites-vous bien qu'on ne met pas Paris dans sa poche comme ça... Travaillez ; vous arriverez comme les camarades et peut-être avant eux.

Paul avait été enchanté de trouver un local où il pouvait installer son atelier sans risquer d'entasser pêle-mêle, ses études, ses maquettes et ses modèles.

Il ne faisait pas de figurines ; ce n'était pas un artiste qui sacrifiait aux goûts rétrécis et commerciaux de notre époque ; son talent robuste et fort s'attaquait aux grandes compositions.

Cependant, pour complaire à Mariana, il préparait une statue destinée au Salon prochain.

Il l'avait déjà ébauchée à Kernéis, et sa femme avait daigné poser pour cette bacchante dont nous avons déjà parlé.

Mme Vernier aurait désiré demeurer dans un quartier moins éloigné du centre.

Son mari avait eu beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un atelier de sculpteur ne s'improvise pas partout.

Mariana, peut-être à cause du temps gris, était très énervée ; elle rejeta son livre avec humeur.

Frileusement, elle se rapprocha de la cheminée et tendit ses pieds mignons à la flamme ; puis elle s'absorba dans ses réflexions.

Son œil devenait dur ; des crispations pinçaient ses lèvres minces.

Elle songeait à ce qui s'était passé depuis plus d'un an déjà ; la récapitulation de ces événements ne paraissait pas du tout l'enchanter.

Paul Vernier entra, marchant avec précaution, pour surprendre sa femme.

Il y réussit : posant doucement ses mains sur les bras du fauteuil, il se pencha et embrassa la jolie créature.

Mariana eut un soubresaut.

—Vous m'avez fait peur, dit-elle... Vous ne vous corrigerez donc jamais de ces gamineries qui sentent la bohème et l'École des Beaux-Arts ?

—Ne te fâche pas, ma petite femme, répondit Paul avec un accent passionné.

Elle se leva et secoua la manche de son peignoir.

—Tenez ! fit-elle sèchement, comme c'est amusant... Vous m'avez couvert de plâtre.

Paul Vernier portait la grande blouse blanche du praticien que serrait une ceinture de cuir.

Il s'était interrompu dans son travail de modélage pour venir

donner un baiser à sa femme ; quelques grains de poussière étaient tombés sur le peignoir de Mariana.

—Vous feriez mieux de travailler, dit-elle.

Il répliqua :

—Alors, tu me défends le moindre repos.

—Certainement, puisque M. Silverstein se plaint que vous n'avancez pas.

—C'est-à-dire... .

Elle l'interrompit avec une certaine nervosité :

—Enfin, c'est vous qui me l'avez dit... .

—Ma chère amie, je veux que la décoration de cet hôtel me fasse honneur.

—Pour cela, il faut la terminer.

—Je n'ai pas encore trouvé ce que je rêve.

—Ah ! oui ! vous rêvez !... . Pendant ce temps-là votre femme s'inquiète, se tourmente, est en proie à une foule de soucis.

La gaieté de Paul tomba tout à coup.

—Que me dis-tu là ? fit-il, comme s'il doutait de ce qu'il venait d'entendre.

Mariana se contraignit ; elle devint plus aimable et répondit :

—Notre vie, avouez-le, mon cher Paul, n'est pas tout à fait l'existence que vous m'aviez annoncée.

—Ma chère femme... . Vous ne voulez pas me chagriner... .

—Non, certainement, mais il faut bien que je vous arrache à vos contemplations pour vous rappeler vos promesses... . Vous deviez exécuter rapidement ces travaux artistiques ; grâce au prix de votre travail, il avait été convenu que nous irions habiter une maison décente, où je pourrais recevoir mes amis... . Enfin, c'est vrai, tout cela ?

Tout désorienté, Paul ne répondit pas.

C'était la première fois que sa femme s'exprimait ainsi.

Le cœur si affectueux de l'artiste se serra. Tout à l'heure il était arrivé si joyeux, voulant prouver à sa femme qu'il ne pouvait rester longtemps sans la voir, sans lui dérober un baiser.

Il s'attendait à un petit cri effarouché, à une gronderie câline, suivis d'une tendre parole ; et voici que Mariana fronçait les sourcils, que ses yeux bleu sombre reflétaient une contrariété sérieuse et qu'elle disait à son mari des choses qui l'affectaient péniblement.

Il se passa la main sur le front, comme pour chasser un étourdissement.

—Mon Dieu ! reprit Mariana avec une petite compassion ironique, quelle figure vous faites, parce que je vous tiens un langage raisonnable.

—Ma chère femme !... .

Elle retrouva son sourire qui affolait toujours le sculpteur, bien que, cette fois, elle eût sur les lèvres une expression un peu dédaigneuse et désabusée.

—Est-ce ma faute, continua-t-elle, si vous ne vous rendez pas un compte exact de notre situation ?

—Je ne mérite aucun reproche... . Il me semble.

—Pourquoi refusez-vous de m'écouter ?

—Moi ! protesta-t-il avec stupéfaction.

Il faisait tout ce qu'elle voulait ; il prévenait le moindre de ses désirs ; il n'avait d'autre volonté que celle de sa femme.

Elle poursuivit avec ses inflexions dominatrices qui produisaient toujours leur effet sur son mari :

—Vous employez une mauvaise tactique pour arriver.

—Je ne recule pourtant devant aucun effort.

—Vous vous confinez trop dans votre atelier.

—Si encore, vous travailliez réellement !

—Mais, tout à l'heure, vous me disiez... .

—Mariana !

—A peine si vous avez saisi l'ébauche, il vous prend la fantaisie de me causer une frayeur... .

—Pardonnez-moi !

Il l'embrassa de nouveau. Mme Vernier eut un hochement de tête des plus gracieux, signifiant qu'elle ne voulait pas contrarier un grand enfant, mais qu'elle souhaitait de le voir plus sérieux.

Il continua :

—Parle, parle, ma chère adorée... . Je t'obéirai.

—Vous comprenez bien que je ne m'exprime ainsi que dans votre intérêt.

—Il faut modifier notre genre d'existence.

—Comment ?

—Vous ne vous montrez pas assez.

—Je suis si bien auprès de toi... . dans cette maison où tout est calme, où l'inspiration vient à son heure... . où j'ai la conscience de créer une œuvre qui fera mon nom célèbre.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre